

"L'ombre d'Alexandre dans le *Mahâbhârata* ou les manières d'enregistrer une expédition guerrière"

par Guy VINCENT

(Conférence donnée à l'Université de Provence, MMSH, le 21 Mai 2005, dans le cadre des Journées de l'Antiquité pour l'Association de Recherche de l'Inde)

Résumé :

"L'expédition d'Alexandre a suscité dans le monde gréco-romain (et ensuite dans le monde médiéval européen) bien des commentaires et des récits. Est-elle passée inaperçue dans le monde indien ? A-t-on préféré l'évincer ? Il se trouve que le *Mahâbhârata* et le *Bhâgavata Purâna* font état d'un curieux personnage nommé Kâlayavana assiégeant une ville de Krishna. Si l'identification avec Alexandre s'avérait valide, alors ce serait le traitement même d'une donnée historique selon deux cultures (grecque et indienne) qui serait ici visible, de quoi nous demander : que nous amène une culture à retenir du passé ?"

« Je suis l'empire à la fin de la décadence
Qui regarde passer les grands barbares blancs
En composant des acrostiches indolents
D'un style d'or où la langue du soleil danse

Là-bas on dit qu'il est de longs combats sanglants »
Verlaine, *Jadis et Naguère*

1.Introduction

1.1 En Europe, depuis l'Antiquité, le nom d'Alexandre est associé à une expédition militaire dont un des principaux aspects glorieux est l'incursion de ce conquérant en Inde. Il s'en est suivi toute une affabulation due autant à l'éloignement de ces contrées qu'à l'envie de maintenir aux extrémités du monde connu - l'oïkoumène des grecs,- des terres fertiles en merveilles. Car la lecture des géographes antiques (Hérodote, Strabon, Arrien, Pausanias, Quinte Curce...) révèle ce fait : si le centre du monde habité est environ entre Athènes et Alexandrie, le peuplement des autres parties du monde répond au principe de l'écart : plus on s'éloigne du centre, plus les peuples deviennent barbares, et plus loin encore monstrueux et bizarres (les hommes à tête de chien, les hommes qui se font de l'ombre avec leur unique pied, etc.). Si donc, Alexandre, parcourant des extrémités du monde habité, a bénéficié en Europe d'une abondante littérature pour le célébrer, se peut-il qu'il ait laissé en Inde quelque souvenir de son passage ? Certes, les conditions historiques ne sont pas identiques : Alexandre, de notre côté, ouvrait à la Méditerranée le continent indien, son aventure allait favoriser des échanges nombreux et divers, si bien que, malgré la brièveté de son expédition, on lui fut reconnaissant pour les effets de son action ; du côté indien, outre le fait qu'il fut un envahisseur et que toute invasion ne laisse pas forcément de bons souvenirs, la brièveté même de son expédition devient un facteur supplémentaire d'oubli : ce ne sont pas les quelques garnisons laissées ici et là par Alexandre qui installeront durablement le monde grec en Orient.

1. 2 Cependant, à l'étonnement des soldats, voyageurs et historiens grecs devant la culture indienne, peut répondre un égal étonnement des indiens devant ces intrus venus de si loin, armés de façon si différente, ou animés

d'intentions aussi inquiétantes qu' incompréhensibles. L'étonnement de grecs se mesure à leurs commentaires sur la faune, la flore, les moeurs, qui enserrent le récit de l'expédition : il y a les éléphants, les énormes serpents, les fourmis chercheuses d'or, les gymnosophistes ou sages vivant tout nus, les castes, les dieux invoqués... Mais les indiens peuvent aussi avoir été surpris par l'allure, les habitudes, l'organisation des soldats macédoniens. Or, il est difficile de trouver trace de cela, non pas seulement par suite des destructions temporelles mais pour la raison que l'Inde n'enregistre pas forcément ses étonnements selon le mode occidental. Telle est notre perspective d'étude.

2. Du côté grec

2.1 Commençons par les aventures d'Alexandre selon l'historien latin Quinte-Curce et l'historien grec Arrien, disciple d'Epictète, fondateur du stoïcisme. Quinte -Curce vécut dans la première moitié du I^{er} siècle après J-C. Son livre *Historia Alexandri Magni*¹ s'inspire d'un ouvrage perdu de Clitarque, philosophe athénien qui écrivit à Alexandrie une monumentale *Histoire d'Alexandre*. Le caractère biographique et moralisateur domine le récit de Quinte-Curce. Mais parallèlement on trouve *l'Histoire d'Alexandre*² d'Arrien, historien grec qui vécut au II^{ème} siècle après J.-C. et qui s'appuie sur le témoignage lui aussi perdu d'un compagnon d'Alexandre, Ptolémée Sôter. La dominante y est alors plus historique. Il n'empêche que ces deux versions se recoupent assez bien en ce qui concerne l'épisode suivant : le siège de la ville de Poros par Alexandre. Quinte-Curce et Arrien utilisent une version des faits commune à Clitarque ou Ptolémée, les deux informateurs initiaux, quoique celle de Clitarque soit plus marquée par les détails, comme nous allons le voir.

2.2 La traversée de l'Indus. Le déroulement des opérations militaires, selon Arrien, en est à ce moment où Alexandre, après avoir été accueilli par la ville de Nysa fondée par Dionysos, traverse le fleuve Indus grâce à un pont, semble-t-il, de bateaux mais Arrien avoue ignorer le mode de construction (V, 2 : « fut-il construit avec des bateaux... ou était-ce un pont à demeure et continu ? »). Alexandre a obtenu l'aide de Taxile, un prince indien qui lui fournit chevaux, éléphants et armes. Taxile est aussi le nom de la ville « populeuse et riche », située entre Indus et Hydaspes (Vitasta ou Jhetam) où règne le roi Taxile. Alexandre marche alors vers l'Hydaspes qu'il doit traverser pour affronter Pôros. Pour Quinte-Curce, Alexandre s'empare de Nysa, la ville de Dionysos (il s'ensuit une immense beuverie), puis avance vers l'Indus. Il reçoit la soumission d'Omphis (Ambhi en sanscrit), un roi indien, qui lui offre des éléphants et de l'or. Il lui fait grâce et apprend alors qu'Omphis est en guerre contre deux rois Abisarès et Pôros dont les territoires sont situés au-delà de l'Hydaspes. En reconnaissance pour l'aide qu'Omphis lui apporte, Alexandre lui rend son royaume ; Omphis se fait alors appeler Taxile par ses sujets (VIII, ch. 12, 5-14). Quinte-Curce ajoute : « Alexandre fait la guerre au roi Pôros, à l'instigation d'Omphis. » (VIII, ch. 13, 1) La ville de Pôros se trouve de l'autre côté de l'Hydaspes.

2.3 La bataille sur les bords de l'Hydaspes s'engage. Pôros défend le passage du fleuve torrentueux avec ses nombreuses troupes, surveille les gués. Arrien narre la ruse d'Alexandre qui trompe l'ennemi : « la nuit, il fait courir sa cavalerie le long du rivage, pousser de grands cris... Pôros accourt, reconnaît que le mouvement se borne à des cris, cesse de s'ébranler alors qu'on les répète, et se contente d'envoyer des éclaireurs... » (Arrien, V, ch 3) Alexandre décide alors de gagner une île au milieu du fleuve et fait traverser à une partie de ses soldats le fleuve. Il profite de l'orage pour ses préparatifs, « le bruit du tonnerre couvrant celui des apprêts et des armes » (Arrien, V, ch 3). L'île est plus large que prévu et pour gagner la rive opposée il ne reste plus qu'un canal. Alexandre n'a aucun mal à achever sa traversée. Le fils de Pôros avec soixante chars soit n'en profite pas pour attaquer soit attaque l'armée grecque débarquant et tue le cheval Bucéphale d'Alexandre soit arrive trop tard pour contrer Alexandre. Alexandre dans tous ces cas de figure poursuit le fils de Pôros dont les chars s'embourbent dans une terre gonflée de pluie : le fils de Pôros est tué.

Quinte-Curce a cette version de la traversée : un corps d'élite réussit à gagner une île du fleuve mais leur nombre est insuffisant pour s'en emparer. Alexandre aperçoit alors une île plus grande que les autres ; de plus, en vis à vis, un

1 Traduction A. Trognon, E. Personneaux, Paris, Panckouke, 1826-1830, 3 vol.

2 Traduction anonyme, Paris, Anselin, 1835 ; livre VIII traduction P. Chantraine, Paris, Les Belles Lettres, 1952.

ravin lui permettrait de dissimuler des troupes. Il envoie donc Ptolémée avec des soldats loin en aval pour faire croire qu'il s'apprête à traverser à cet endroit. Pôros le suit de l'autre côté. Alexandre en profite pour donner l'ordre de traverser quand éclate un violent orage qui retarde le mouvement mais le bruit du tonnerre couvre aussi leurs bruits et favorise leur entreprise. La pluie cesse, les nuages « cachaient entièrement la lumière et permettaient à peine de se reconnaître en se parlant » (Quinte-Curce, VIII, ch XIII, 24). Alexandre considère que cette obscurité est une « faveur de sa fortune » : il donne l'ordre de poursuivre et atteint la rive opposée qui est « dégarnie d'ennemis ». Il n'y a pas de fils de Pôros qui l'attendrait. C'est à peu près la seule différence avec le récit d'Arrien. L'obscurité est renforcée chez Quinte-Curce.

2.4 Pôros et Alexandre sont face à face. « Combat mémorable et sanglant », commente Quinte-Curce. Pour Arrien, Pôros range son armée : au centre les éléphants sont placés en tête, et la cavalerie est mise derrière et entre les éléphants ; les ailes sont formées de chars en première ligne, de cavaliers et de fantassins en seconde. On dénombre 30000 fantassins, 4000 chevaux, 300 chars, 200 éléphants. Alexandre évite d'attaquer le centre et se déplace sur l'aile gauche de Pôros ; deux de ses généraux attaqueront l'aile droite et tenteront de prendre l'armée de Pôros par un mouvement tournant par l'arrière. Il met la phalange macédonienne au centre. Si les ailes sont facilement rompues, la phalange face aux éléphants résiste mal quand la cavalerie indienne bousculée par Alexandre se réfugie dans les pattes des éléphants, ce qui provoque un désordre tel que les éléphants piétinent plus les cavaliers indiens que les soldats grecs. « Ils foulent au pied tout ce qu'ils rencontrent » (Arrien, V, ch 4) ; « les Macédoniens ouvraient leurs rangs à l'approche des éléphants qu'ils perçaient ensuite de traits : on voyait alors ces animaux énormes se traîner languissamment comme une galère fracassée; ils poussaient de longs gémissements » (Arrien, *ibidem*). 20 000 fantassins indiens, deux fils de Pôros, 3000 chevaux, beaucoup d'éléphants périrent ; 300 soldats grecs périrent.

Quinte-Curce a de la bataille cette version : avec 100 chars et 3000 chevaux Pôros affronte la phalange macédonienne mais les chars s'embourbent en raison du terrain glissant. Pôros alors envoie ses éléphants, il place derrière eux fantassins et archers. L'historien ajoute : « l'image d'Héraclès était portée en tête de l'infanterie » (VIII, ch 14, 12) ; enfin Pôros dont la taille est au-dessus de la moyenne, se met au centre sur son éléphant plus haut que les autres éléphants. Alexandre attaque par les ailes, laissant la phalange au centre. Le combat est difficile pour les soldats grecs que les éléphants mettent à mal jusqu'à ce que l'on s'attaque à coups de hache à leurs pieds et à leurs trompes. Blessés, ces animaux se retournent contre leur camp. Pôros, neuf fois blessé, s'enfuit sur son éléphant : Alexandre le poursuit mais son cheval Bucéphale s'effondre. Arrien et Quinte-Curce sont sur la stratégie employée visiblement d'accord. Arrien est militairement plus précis ; Quinte-Curce insiste davantage sur le courage des soldats.

2.5 La reddition de Pôros. Arrien insiste sur le courage de Poros ; Taxile est dépêché par Alexandre pour hâter sa reddition ; Pôros, « à la vue de son ancien ennemi, saisit un trait pour le percer », Taxile s'échappe de peu. Alexandre envoie un autre émissaire, l'indien Méroé qui le convainc de se rendre. Alexandre impressionné par la taille de Pôros et par sa prestance, lui rend son pouvoir et son royaume et s'en fait un allié fidèle.

Quinte-Curce écrit ceci : le roi, accablé de blessure, glisse du dos de son éléphant ; son conducteur croit qu'il veut descendre et fait mettre à genoux l'animal. Pôros tombe. Alexandre le croit mort et ordonne qu'on le dépouille mais l'éléphant pour défendre son maître le saisit par la trompe et le remet sur son dos. L'éléphant est blessé à mort ; on transporte Pôros sur un chariot. Pôros est bien traité par Alexandre par compassion qui lui rend son royaume.

Les deux versions sont encore assez similaires.

2.6 La suite des combats. Alexandre va donc poursuivre sa conquête à l'est en franchissant trois autres fleuves: l'Acésines, l'Hydraotès, l'Hyphase (avec l'Indus et l'Hydaspe, ce sont les cinq fleuves du bien nommé Penjab). Il remet tous ces territoires entre les mains de Pôros. Mais relevons ces autres faits. Arrien dit qu'il bâtit deux villes, l'une là où il a traversé et où est mort son cheval, l'autre sur le champ de bataille. Il fait le siège d'une ville Sangala,

entourée de marécages : ses habitants ont décidé de fuir durant la nuit. Il les massacre et rase leur ville. Ce peuple guerrier avait déjà donné du mal à Pôros qui n'avait pas réussi à les vaincre. Mais aller au-delà de l'Hyphase provoque chez les soldats d'Alexandre un grand découragement. Alexandre revient sur ses pas, vers l'Indus. (Arrien, V, ch 5).

Quinte-Curce au livre IX raconte qu'Alexandre bâtit deux villes sur les bords de l'Hydaspe, qu'il ordonna de construire des bateaux qui « après qu'il aura parcouru toute l'Asie, devront lui servir à visiter la mer », et qu'il encouragea ses soldats à « s'enfoncer dans l'intérieur de l'Inde. » Il arrive devant une ville entourée d'un marécage. Ses habitants se battent sur des chars et sautent d'un char à l'autre. Assiégés, ils s'enfuient par les marais et se réfugient dans les environs, tout en annonçant « qu'une armée invincible, une véritable armée des dieux était venue les envahir » (IX, ch 1, 18). Alexandre ravage le pays, obtient sa soumission. De là il va dans le royaume du sage Sophitès ; celui-ci se rend sans combat : la ville leur semble déserte, fermée quand « tout à coup une porte s'ouvre, et l'on voit s'avancer, avec les deux fils déjà adultes, le monarque indien, dont la taille dépassait de beaucoup celle des autres barbares. Il portait une robe chamarrée d'or et de pourpre, qui lui descendait jusqu'au bas des jambes ; ses sandales d'or étaient semées de pierreries ; une parure de perles entourait aussi ses poignets et ses bras ; de ses oreilles pendaient des diamants d'un éclat et d'une grosseur extraordinaires; son sceptre d'or était orné de béryls » (IX, ch 1, 28-30). Sophitès montre à Alexandre une race de chiens capables d'affronter un lion qui les met en pièces. Enfin, Alexandre voit ses soldats refuser d'aller au-delà du fleuve Hyphase et doit revenir sur ses pas.

Quinte-Curce et Arrien se ressemblent encore assez. L'aspect visuel et anecdotique domine chez l'historien latin.

2.7 Les éléments déterminants de ces deux récits. Quinte-Curce et Arrien diffèrent quant au traitement de l'information, le premier s'intéresse au portrait moral d'Alexandre, le second s'intéresse davantage aux conditions matérielles de l'exploit guerrier. On notera ce trait qui les différencie : Arrien n'hésite pas à nommer les généraux qui aident Alexandre, il recense leur rôle déterminant ; Quinte-Curce évite de le faire pour centrer son attention sur le seul Alexandre. Or un général grec, Coenus, en tant que second d'Alexandre, joue un grand rôle : ce sera lui qui osera dire à Alexandre au nom de tous les soldats qu'il est temps de rentrer ; cela provoquera la colère d'Alexandre (qui, tel Achille, se retire sous sa tente, sans parler).

Mais, si l'on ne tient pas compte de ces modalisations du récit, on constate que les faits rapportés sont dans les deux récits plutôt semblables. Dans tout ce qui entoure la grande bataille contre le souverain indien Pôros, on observe :

- 1) Alexandre reçoit l'aide de Taxile, un roi sur l'Indus, vieil ennemi de Poros
- 2) le passage de la rivière Hydaspe se fait grâce à une ruse d'Alexandre, détournant l'attention des indiens pour s'emparer d'une île
- 3) l'armée de Pôros est constituée d'éléphants, elle est nombreuse, elle a pour étendard un figure d'Héraclès (Quinte-Curce); le combat a lieu sur les bords de la rivière, Pôros est un homme plus grand que la moyenne, il est courageux
- 4) Pôros perd au moins un de ses fils, mais en se rendant à Alexandre, il obtient les faveurs du conquérant qui le rétablit sur son trône et augmente même ses possessions
- 5) Alexandre construit deux villes sur ce lieu de bataille
- 6) Alexandre fait le siège d'une ville entourée de marais
- 7) Alexandre reçoit la soumission d'un roi très sage Sophitès dont l'aspect physique est surprenant : il est couvert de bijoux et plus grand que la moyenne (seul Quinte-Curce a cette version) et laisse ses chiens être dépecés par un lion
- 8) Alexandre est contraint par ses soldats à revenir sur ses pas.

On notera aussi l'étonnement des grecs devant les éléphants, redoutable machine de guerre qu'ils importeront en Méditerranée (cf. Pyrrhus, Hannibal). On notera également l'hellénisation de certains noms indiens : Pôros est un Puru, nom patronymique des ancêtres de Bharata, qui donne son nom à l'Inde (Bhârata).

Ces deux historiens construisent une chronologie et ont une même volonté de signaler le caractère exceptionnel de ces événements, soit qu'on les attribue à la force de caractère d'Alexandre soit qu'on les rapporte à sa fortune et à la

chance ou à sa supériorité d'organisation militaire. Nous savons que notre conception occidentale de l'Histoire tient à ce principe : dégager le caractère unique d'un fait, d'une tendance, d'une structure.

3. Du côté indien.

3.1 On sait que les contacts avec le monde gréco-romain ont laissé des traces dans le monde indien : ainsi, dans le *Mahâbhârata*, les villes de Rome et d'Antioche sont nommées (II, 28, 49 : en ce passage, les cinq Pândava conquièrent le monde ; Sahadeva s'empare du Sud de l'Inde et de Rome et d'Antioche, que l'on met donc au sud du monde), des termes grecs sont empruntés (par exemple surungâ (tunnel, passage secret) proviendrait de syrinx en grec (flûte). Pour désigner les grecs le mot de Yavana (Ionien) existe, même si l'on sait que ce terme est générique et peut s'appliquer à des Scythes, des Perses, des peuples barbares. Mais de l'avis de tous l'influence grecque s'observe dans l'astronomie et le théâtre (le terme de yavana y sert à désigner le rideau). Peut-on espérer que le souvenir d'Alexandre soit aussi demeuré en Inde ?

3.2 Un assaillant nommé Kâlayavana. Le *Mahâbhârata* fait curieusement allusion à un certain Kâlayavana (c'est-à-dire à un « Ionien noir » ou « lié au temps de la mort » : « kâla » a ces deux sens). Nous sommes au livre XII, 326. Ce livre est sans doute plus tardif que les autres et comporte de nombreuses adjonctions. Dans ce passage, Vishnu présente ses incarnations ou avâtara dont l'effet a été de sauver la terre, les dieux ou les hommes de dangers terribles. Au passage de l'Age d'airain à l'Age de fer, moment-clef qui est celui de la guerre que raconte l'épopée du *Mahâbhârata*, Vishnu annonce qu'il sera Krishna : il naîtra à Mathurâ, tuera de nombreux démons, habitera à Dvârakâ, tuera les démons voulant assiéger cette ville.

Et le texte dit alors (XII, 326, 88-91) :

« 88 Celui que l'on nomme Kâlayavana, et qui est enveloppé de l'énergie de Garga, je le tuerai, ô excellent brâhmane.

89 Il y aura un puissant démon Jarâsamdha, roi prospère de Girivraja, l'ennemi de tous les rois. Après mûre réflexion, je le tuerai.

90 Devant tous les rois assemblés, avec pour seul compagnon Vâsavi (Arjuna).

91 Ainsi l'on pourra dire que Nara et Nârâyana (Arjuna et Krishna) ont détruit avec zèle la classe des guerriers : tel était leur devoir pour le bien des mondes»

Ajoutons ces informations :

ce roi Kâlayavana est « enveloppé de l'énergie de Garga » : Garga est un sage célèbre pour ses connaissances astronomiques ; Jarâsamdha est un être à la naissance mythique (un roi sans enfant donne à chacune de ses deux épouses une moitié de mangue;elles mettent au monde deux moitiés de fils que l'on jette aux ordures ; une démonsse Jarâ recueille ses deux moitiés et les assemble ; il en tire son nom de « rassemblé par Jarâ », Jarâsamdha ; il aspire au pouvoir universel, capturant tous les rois quand Krishna intervient et le fait tuer) ; Girivraja est le nom de la capitale de Magadha (un royaume à situer dans le sud de la plaine du Gange) ; Mathurâ, ville où naît Krishna est sur les bords de la Yamunâ.

Le *Mahâbhârata* n'en dira pas plus. Kâlayavana est associé à ces êtres démoniaques dont Vishnu se débarrasse. Il est aussi de la classe des guerriers, qui sont dans la mythologie hindoue souvent coupables d'irrespect envers les brâhmanes, et méprisent le sacré ou le devoir (dharma).

3.3 C'est alors dans le *Bhâgavata Purâna* (livre X, ch. 50-51)³ que l'on retrouve de façon plus détaillée Kâlayavana. Ce texte en l'honneur de Krishna, comme tous les *Purâna*, contient de nombreuses histoires. Il est postérieur au *Mahâbhârata* et date du X-XI^{ème} s. Voici ce qui est dit sur Kâlayavana :

a) Krishna discute à Mathura avec son frère Balarâma quand surgissent dans le ciel leurs deux chars de

3 Traduction Hauvette-Besnault & Roussel, Paris, Maisonneuve, 1898, reimpr. 1971

- combat ; c'est le signe, dit Krishna, qu'un fléau s'abat sur le peuple des Yadu et qu'il faut prendre les armes pour le sauver ;
- b) l'ennemi est Jârasamdha, le roi des Magadhas, qui refuse de lutter contre l'enfant Krishna mais affronte Balarâma ;
- c) Balarâma est en difficulté, Krishna le secourt et vainc Jârasamdha ; Krishna lui laisse la vie sauve et lui rend ses soldats survivants ;
- d) Jârasamdha en profite pour revenir à l'attaque 17 fois ;
- e) à la 18ème un autre ennemi apparaît ; Kâlayavana avec « 30 millions de barbares » ; il a été envoyé par le sage Nârada ;
- f) Krishna est si inquiet qu'il fait construire en mer une forteresse Dvârakâ où il transfère la population de Mathura ; (ch 51)
- g) Kâlayavana reconnaît à sa beauté Krishna et décide de se battre « à pied, sans armes, avec lui » ;
- h) point de combat en fait : Krishna s'enfuit ou plutôt se laisse poursuivre, attirant Kâlayavana dans une grotte ;
- i) dans cette grotte dort un ascète Mutchukunda ; l'arrivée de Kâlayavana le réveille et de colère il consume et réduit en cendres du seul pouvoir de son oeil Kâlayavana ;
- j) on apprend son histoire : il a aidé les dieux contre les démons, a obtenu un voeu qu'il voit réalisé en découvrant le dieu Krishna dans sa grotte ; il lui rend hommage et se proclame son dévot ;
- k) Jârasamdha reparait pour sa 18ème attaque, il profite du fait que Krishna et Balarâma sont alourdis par le butin pris aux soldats de Kâlayavana pour les attaquer ; ces derniers se réfugient dans une montagne imbibée de pluie à laquelle Jârasamdha réussit à mettre le feu mais Krishna et Balarâma réussissent à s'échapper ; Jârasamdha persuadé de sa victoire rentre chez lui.

4. Comparaison avec l'expédition d'Alexandre.

4.1 Une première série de comparaisons. Plusieurs éléments de ces deux séries – grecque et indienne – peuvent être rapprochés. Le but est de voir si Alexandre et Kâlayavana sont un seul et même personnage.

<i>Version grecque</i>	<i>Version indienne</i>	<i>Similitudes raisonnées</i>	<i>Différences irréductibles</i>
Alexandre, vient de quitter la ville de Nysa que fonda le dieu Dionysos au pied du mont Méros (le Meru indien) : il y est salué comme un dieu ; son entreprise y trouve une justification.	Kâlayavana, est envoyé par Nârada, un des sept rishi (à l'origine de la création) : Nârada indique à Kâlayavana à quels signes il pourra reconnaître Krishna.	(par déduction de ce qui suit)	Alexandre est un nom propre (« le protecteur des hommes), Kâlayavana est un nom générique (« L'ionien noir ou d'un temps de mort »)
Il reçoit l'aide directe d'Omphis-Taxile	Il reçoit l'aide indirecte de Jârasamdha qui s'est déjà heurté 17 fois à Krishna et à son frère).	Taxile comme Jârasamdha sont depuis de nombreuses années en guerre contre le roi voisin	Taxile a son royaume au bord de l'Indus; Jârasamdha est roi de Magadha (sud du Gange)
Traversée de l'Hydaspe; stratagème de diversion; accès à une île			Aucun élément ne ressemble à cette traversée de l'Hydaspe

<i>Version grecque</i>	<i>Version indienne</i>	<i>Similitudes raisonnées</i>	<i>Différences irréductibles</i>
Bataille contre le fils de Pôros qui meurt et contre Pôros le roi qui utilise ses éléphants. Alexandre est seul face à deux (le fils de Pôros joue un rôle mineur)	En effet, Jârasamdha a affronté d'abord Balarâma, le frère de Krishna. Ce dernier, voyant que son frère est mis à mal, est venu lui apporter son aide. Enorme combat d'éléphants.	Les deux séquences se ressemblent: deux combattants se succèdent contre un seul. Pôros (dont le nom est Puru en sanscrit) doit son nom à un ancêtre éponyme. Krishna est un descendant de Yadu, frère de Puru.	
En le poursuivant, Alexandre réussit à s'emparer de Pôros tombé de son éléphant. Alexandre lui envoie des émissaires de paix.	Krishna attire sans violence dans une grotte Kâlayavana auquel il échappe.	Les rôles sont inversés : le vainqueur grec est en Inde le vaincu mais demeure l'idée d'une poursuite personnelle qui met à l'écart les deux protagonistes	
Reddition de ce roi gracié par Alexandre.	Krishna fait tuer Kâlayavana. Auparavant, Krishna avait « gracié » Jârasamdha vaincu et lui avait restitué 17 fois ses soldats survivants.	Même inversion des rôles. Jârasamdha et Kâlayavana se superposent, le premier gracié se substituant au second tué.	
Alexandre fait construire deux villes en souvenir de sa victoire et de la mort de son cheval ; il y accumule ses richesses	Krishna entasse le butin pris sur les barbares.	Biens pris sur l'ennemi.	Les deux villes construites par Alexandre ne trouvent pas écho dans la version indienne
Alexandre fait le siège d'une ville entourée de marais ; ses habitants tentent de s'enfuir de nuit ; ils sont massacrés.	Krishna, avant le combat contre Kâlayavana, a construit une ville en mer Dvârakâ et y a transféré la population de Mathurâ pour la protéger.	Nouvelle inversion : ce qui est massacre d'un côté est sauvegarde de l'autre.	
Alexandre arrive dans la ville du sage Sophitès : il la croit vide, elle est fermée ; Sophitès couvert de bijoux paraît ; il lui montre des chiens que lacère un lion.	Kâlayavana attiré dans la grotte par Krishna y trouve un vieux roi endormi, Mutchukunda, qui le réduit en cendres.	Le nom de Sophitès signifie « le sage » ; ses bijoux le rendent éclatant ; il y a en lui du « sacré ». En un sens, le roi Mutchukunda est lui aussi un sage, dont l'ascèse produit de l'éclat (un feu).	Réduire en cendres correspond peu à la démonstration du courage de la race de chiens. Ils sont déchiquetés ; Kâlayavana est brûlé vif.

<i>Version grecque</i>	<i>Version indienne</i>	<i>Similitudes raisonnées</i>	<i>Différences irréductibles</i>
Alexandre est conduit à revenir sur ses pas à cause de la défection de ses soldats. Sa conquête s'arrête.	Jârasandha poursuit Krishna jusqu'à Dvârakâ ; puis, le croyant mort dans un incendie, il revient dans son royaume.	La situation d'un retour au point de départ est la même. Le danger est écarté pour les indiens et les soldats d'Alexandre.	Krishna, à nouveau, a laissé la vie sauve à son ennemi. Alexandre y est obligé par la révolte de ses troupes.

4.2 Une autre série de correspondances en mineure surgit :

<p>Alexandre, élève d'Aristote, prit dans son expédition Callisthène, neveu d'Aristote et homme de science. D'autres savants l'accompagnaient. L'Inde a emprunté à l'astronomie grecque. Cela semble bien avéré.</p>	<p>Kâlayavana est dit « enveloppé de l'énergie de Garga » (<i>Mbh</i>) ; or Garga est l'auteur présumé des premiers traités d'astronomie en Inde. Homme de science. Dans le Pèlerinage de Balarâma, (<i>Mbh</i>, IX,36,14-17), il est dit de lui : « au grand lieu saint appelé Gargasrotas, le noble et vénérable Garga, purifié par l'ascèse, avait établi la connaissance du temps et de son cours, la révolution des astres, les bons et les mauvais présages... de pieux brâhmanes rendent sans cesse hommage à l'illustre Garga pour sa connaissance du temps. »</p>
<p>Alexandre retrouve les traces mythiques de deux expéditions grecques en Inde : celle d'Héraclès et celle de Dionysos. Cela justifie sa conquête : il revient sur les pas de ses ancêtres et doit se hisser à leur niveau, il est comme chargé de récupérer un héritage, chargé d'une mission (Nota Bene : un autre modèle semble aussi l'attirer, celui d'Achille ; cf. son retrait sous la tente). Aux portes de l'Inde, il a séjourné à Nysa, cité fondée par Dionysos. Il y a de fortes ressemblances entre Dionysos et le dieu Shiva : tous deux sont des dieux maîtres des créatures et des forces vitales.</p>	<p>Kâlayavana est « envoyé par Nârada » (<i>Bhâgavata Purâna</i>) ; Nârada est un des sept rishis, ces êtres immortels qui ont pour tâche de peupler l'univers de créatures et de transmettre les <i>Veda</i>. Il est celui qui incite Vyâsa à écrire le <i>Mahâbhârata</i>. Nârada attend de Kâlayavana qu'il se confronte à Krishna -encore enfant - dont il veut tester la valeur. Nârada a d'autres aventures avec Krishna dont il veut vérifier la valeur (celle où il visite son harem pour voir si toutes ses épouses sont satisfaites de lui !) Une certaine opposition se révèle entre Nârada et Krishna, identique à celle entre Shiva et Vishnu (dont Krishna est l'incarnation).</p>
<p>Omphis (Âmbhi, ou « descendant des Eaux Célestes », c-à-d fils de Varuna, dieu des Eaux) est le premier roi indien à se soumettre à Alexandre. Son nom en grec signifie « voix prophétique » et tel est le surnom que l'on donne à Osiris, le dieu égyptien démembré dont l'épouse Isis va rechercher les morceaux.</p> <p>Il lui est donné le surnom de Taxile, du nom de sa ville mais ce qui, pour une oreille grecque, signifie par similitude de sons, « gros éléphant » : c'est lui qui offre à Alexandre ses premiers éléphants. Il lui sera fidèle à tout jamais. Lien d'alliance durable face à Pôros.</p>	<p>Jarâsamdha, qui se substitue à Kâlayavana, est aussi le roi qui, par ses assauts répétés, quoique malheureux, affaiblit Krishna. Il aide donc indirectement Kâlayavana. Or sa naissance étrange est celle d'un enfant né en deux morceaux (cf. Osiris) et qu'il a fallu assembler (cf. Isis). Jarâ (ou « Vieillesse ») est la démonsse qui a assemblé les deux moitiés. Son nom signifie « Uni par Vieillesse », c'est-à-dire par suite de la règle du nom inversé en magie pour des raisons apotropâiques, « jeunesse réunie ». Éternellement jeune, il se bat continuellement contre Krishna lui-même toujours jeune. Lien d'inimitié perpétuel. Si Jarâsamdha est en lieu et place d'Âmbhi, selon le principe de substitution des mythes, il acquiert alors les propriétés d'Âmbhi : Âmbhi est un fils de Varuna, le dieu de l'Océan, l'Ouranos grec, ce dieu relégué dans les îles fortunées de l'éternelle jeunesse.</p>

Pôros est un homme de taille supérieure à la moyenne ; son éléphant aussi. Il est exceptionnel. Sur l'étendard de ses troupes, se trouve Héraclès. Son courage face à la mort comme celui de ses soldats est admirable. Alexandre dont l'expédition suit les traces de celle d'Héraclès l'accueille dans sa compagnie en raison même de son courage.	Sous Pôros, se lit le nom de Pûru. Ce dernier est un personnage bien connu de la mythologie indienne, célèbre pour son courage. Il fut le seul à accepter d'échanger sa jeunesse contre la vieillesse de son père Yayâti. Ses 4 frères aînés seront maudits. Ce n'est pas Héraclès qu'il faut voir sur ses étendards mais un dieu indien : Indra, dieu des guerriers qui accueille Yayâti en son paradis.
--	---

5. Conclusion

5.1 Que conclure de ces rapprochements ?

L'hypothèse selon laquelle l'Inde aurait gardé souvenir de l'expédition d'Alexandre dans ces deux passages peut aussi s'étayer par l'existence de ces royaumes gréco-indiens qui se maintinrent un certain temps sur les marches du monde hellénistique. On devait y célébrer Alexandre. Kâlayavana est-il ce vague écho du glorieux Alexandre ? Nous aimerions le penser mais vu que le *Bhâgavat Purâna* date du Xème s. après J-C., cela suppose un mode de transmission bien efficace. Aussi, pour l'heure, dans l'impossibilité de décider, préservons plutôt la caractéristique espérée de toute hypothèse : sa fécondité. Ne cherchons plus à donner des preuves en sa faveur. Y-a-t-il un avantage à tirer de cette hypothèse ? Nous en verrions deux :

- a) le premier nous oblige à regarder ce que fut la campagne réelle d'Alexandre. La vision des indiens se rajoute à celle des grecs. En allant d'une colonne à l'autre, le récit se complète.
- b) Le second c'est de considérer ces deux séries comme deux façons de déformer le fait, de s'interroger sur la façon dont les mêmes faits sont traités par l'histoire grecque et l'histoire indienne. Chaque colonne traduit un « algorithme » pour l'obtention d'un résultat différent mais ayant un même but : la *mémorisation* d'une intrusion.

5.2 La campagne réelle d'Alexandre. Notre analyse comparative fait d'abord état de deux historiens le latin Quinte-Curce et le grec Arrien. Les points de vue diffèrent mais dans l'ensemble on observe la même chronologie : l'aide de Taxile, le passage de l'Indus, la bataille contre Pôros, l'avancée d'Alexandre vers l'est, la révolte de ses soldats. Les difficultés rencontrées servent chez le latin à mettre en valeur les prouesses du conquérant (portrait du héros), et chez le grec à montrer comment techniquement ou militairement elles ont été résolues (construction d'un pont, jeu d'alliances, aide des généraux...). La version indienne, par des inversions visibles, permet d'ajouter le point de vue des envahis, leur résistance, leur confiance en leurs chars de guerre, leurs archers, leurs éléphants. Mais on apprend que les rois indiens étaient, à ce moment, engagés dans des guerres (le roi de Mathura contre le roi de Magadha) : Alexandre a-t-il profité de leur affaiblissement mutuel ? D'autre part, la traversée des fleuves du Penjab ne sont pas des moments importants : les rois indiens n'ont-ils pas su profiter de l'avantage du terrain ? Pourtant, il semble que la tactique de Krishna de se laisser poursuivre par Kâlayavana soit une façon d'attirer l'ennemi dans un endroit en sa défaveur : les montagnes (où la résistance est plus facile). Cela fut-il fait ou est-il devenu une réflexion de ce que l'on aurait pu faire ? Enfin on note que des transferts de population ont été effectués : les rois indiens ont mis à l'abri une partie de leurs sujets (construction de Dvârakâ) ; le fait que les grecs utilisent des machines de siège et des sapes pour prendre les villes (la poliorcétique des ingénieurs antiques) a dû provoquer une remise en cause des critères de défense (faire une ville en pleine mer, disent les indiens). Les sources indiennes complètent en un sens les versions occidentales : Alexandre a trouvé face à lui des gens réactifs et organisés.

Le plus étrange pour nous c'est la situation de Mathura et de Dvârakâ. Si Kâlayavana est Alexandre, les combats ont lieu dans le Penjab et non dans la plaine Yamuno-gangétique, encore moins à l'embouchure de l'Hindus (lieu de Dvârakâ). Il faudrait en tirer des conséquences quant à l'origine de Krishna et de son culte : c'est bien des siècles après qu'il a été déplacé vers le sud et l'ouest ; à l'origine il est roi d'un état entre l'Hindus et l'Hydaspe. On aurait ici la trace d'un point de départ oublié mais que le monde grec permet de retrouver.

5.2 Les deux séries historiennes. La construction de l'événement historique n'est pas la même en Grèce et en Inde.

En Grèce, deux principes agissent : montrer l'unicité du fait (cet événement est unique, pour x raisons) et l'affecter à un choix décisionnel modifiant la réalité(une décision qu'elle soit humaine, structurale, ou autre, se dégage). Nous croyons à l'Histoire parce qu'elle dit des événements qui ne se sont produits qu'une fois et pour lesquels existent des prises de décision dont on peut retrouver les multiples causes. Le travail d'Arrien et de Quinte-Curce va dans le sens de célébrer les exploits d'un homme, de définir ses choix et ses projets, de dire comment dans telle situation il a trouvé le moyen convenant à son action. Le cadre posé est celui du temps et de l'espace dans lequel on peut glisser les faits nécessaires.

Il n'en est pas ainsi avec la version indienne qui nous paraît un tissu de légendes et d'invraisemblances (un ascète qui réduit en cendres un homme ; Krishna défait toute une armée ; etc.). Pourtant, les historiens grecs ont fabriqué aussi la légende d'Alexandre avec leur façon de privilégier l'unique et le choix. L'Histoire aboutit dans les deux cas à de la légende. En fait, la logique qui anime le traitement indien du fait et qui le transforme en événement est de cette nature : on regarde d'abord si le fait peut avoir un sens sur un autre plan similaire, s'il se repère ailleurs dans la geste des dieux, ou des héros ou des animaux, s'il *reste de lui un sens* après avoir été superposé à d'autres faits pris dans ces plans ; ensuite, on regarde si le fait peut être réduit à quelque trait qui dénote *de l'infini*. On ne regarde pas le résultat mais l'essence du fait, sa « quiddité » en somme.

Ici, Kâlayana est un assaillant mais Jârasamdha qui lui ressemble, l'a précédé 17 fois dans des assauts malchanceux ; ils en viennent à se superposer comme leurs assauts rappellent le combat incessant que les dieux mènent contre les démons, ou Krishna contre ses ennemis (Pôros a été transformé en Krishna ; un plan remplace un autre)). Une différence apparaît : Krishna accepte que Jârasamdha revienne à l'attaque, le vieux roi ascétique réduit en cendres Kâlayavana. Pourtant ce dernier a reconnu Krishna et a décidé de l'affronter en duel singulier, sans employer ses nombreux soldats. Le sens est donc : il y a dans l'assaut de Kâlayavana un aspect sacrilège, un orgueil punissable, une démesure à croire que l'on peut seul affronter le dieu, erreur que ne commet pas Jârasamdha qui utilise tous ses moyens même s'il est toujours renvoyé à son point de départ. L'orgueil de Kâlayavana fait vraiment penser à l'hybris des dramaturges grecs. Tel est le *reste* observé dans l'événement.

En outre, l'historien indien regarde s'il y a dans le fait *trace d'infini*, s'il peut aboutir à donner quelque vertige conceptuel. Ici, c'est la double fuite de Krishna qui mérite l'attention : une fois, il simule de fuir devant Kâlayavana, la seconde, il fuit devant Jârasamdha. Kâlayavana comme Jârasamdha croient vraiment faire une bonne affaire. Ils ne voient ni l'un ni l'autre qu'ils sont menés, agis et dépendants. L'infini est cela : l'aveuglement qui ne s'achève pas car Kâlayavana meurt sans savoir pourquoi et Jârasamdha croit avoir gagné. Leur illusion est sans fin. Il ne s'agit pas d'aboutir à une leçon de morale mais de montrer comment se manifeste l'erreur. C'est une fuite en avant qui mobilise de l'énergie pour rien.

La mémorisation n'est pas faite de même : chez l'historien grec on retiendra de l'expédition d'Alexandre son caractère exceptionnel (digne de l'être humain) et déterminé par une volonté humaine plus ou moins lucide; chez l'historien indien, on retient de cette invasion son caractère sacrilège et dû à la faculté humaine à s'illusionner sans fin. En soi, ces deux façons ne sont pas si éloignées. Elles s'inversent dans le premier membre (vers l'homme/vers les dieux) et s'opposent dans le second (lucidité inégale/ aveuglement constant).

Nous concluons par cette conviction que nous sommes en présence de deux traitements de l'Histoire. Ces deux logiques sont si différentes que l'on a quelque mal à repérer l'existence au départ d'un fait identique. Cela pourrait-il suffire à expliquer que notre hypothèse d'une identification de Kâlayavana à Alexandre soit non recevable ? Alors espérons qu'elle soit discutable.